

Sophie Pinot

ləkərdələċkōsiã *

« C'est toujours à l'aide de mots que l'homme pense.

Et c'est dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine. »

J. Lacan ¹.

Dessine...

Avez-vous déjà pris la mesure de la façon dont les enfants entendent les choses ? Ils ont cette faculté d'aller directement à l'essentiel... en prise directe avec *lalangue* pourrait-on dire. Pertinence et justesse des enfants laissant supposer qu'ils savent entendre quelque chose de ce savoir déjà là qu'est l'inconscient. Savoir pas encore pris dans la censure du refoulement, ni dans le brouhaha du discours courant. Quand ils commencent à dessiner, quelque chose se présente qui n'est pas représentation (pour un temps en tout cas), ni recherche esthétique, ni formalisme. Juste le gribouillis, la barre, le trait, le tracé. Une façon de faire exister « un petit quelque chose qui ressemble à rien » m'a dit il y a quelque temps un jeune garçon que je reçois. Ce jour-là, en séance, il dessine des vêtements qu'aucun corps ne vient habiter. Pas d'habitant dans ces habits-là. Vêtements venant juste circonscrire un vide. Quelque chose s'exprime, sans chercher à s'expliquer. Pas d'intentionnalité. Dessin qui n'est pas dessein.

Que faire alors de ce qui se présente là ? L'analyste y suppose un savoir inconscient. L'inconscient, ce quelque chose qui se fait, se dit, sans avoir besoin de savoir qu'on le fait. Ça travaille tout seul. Le savoir de l'inconscient est un « savoir sans sujet ² » (rupture d'avec la formule « sujet de l'inconscient ³ ») mais qui parle avec le corps. L'homme est fait/effet de langage. C'est ce qui fait sa différence d'avec l'animal.

Ce savoir inconscient, savoir sans sachant, comment se manifeste-t-il pour celui qui parle ? Par les formations de l'inconscient (symptôme, mot d'esprit, rêve, acte manqué, lapsus, oubli de mot...), qui ne sont pas

l'inconscient, plutôt ce qui fait la forme de l'inconscient pourrait-on dire. Détour ! Déplacement ! Expression de l'inconscient comme non seulement ce qui permet d'en avoir une représentation, mais aussi ce qui permet à l'inconscient de parler. Les formations de l'inconscient, comme ce qui vient habiller l'inconscient, le réel de l'inconscient. Vêtements (vêt de ment) qui viennent couvrir un manque. Habillement qui n'est pas sans être issu du langage. Tissu du langage. De toutes les formations de l'inconscient, le symptôme se distingue car il est le seul à engager directement le corps (le corps substance). Effet des mots (effet du symbolique) dans le réel. Rencontre des mots venus de l'Autre (façon dont la langue a été parlée) et du corps à travers lequel ces mots auront été entendus, de manière singulière. *Motérialité*. Le symptôme comme ce qui s'écrit par le corps.

... des signes

L'inconscient est là, omniprésent. C'est tous les jours qu'on peut y être confronté, sans forcément en prendre la mesure ni le nommer de cette façon-là. Se tromper de mot, perdre ce qu'il fallait justement ne pas égarer... Pour que cela se nomme lapsus ou acte manqué, il y faut la dimension de l'interprétation, comme une lecture de ce qui se présente. Si l'analyste y suppose un savoir inconscient, ce n'est pas forcément l'interprétation que le sujet, lui, fait. Lapsus ? Non ! Juste de la fatigue qui fait dire n'importe quoi, une langue qui a fourché. Ces manifestations ne sont pas forcément gênantes. On peut même en rire. La fourche fait division. Embranchement vers quelque chose qui mène ailleurs que là où l'on croyait aller. Mais ce n'est pas forcément un chemin que le sujet a envie d'explorer. Même lorsque ces manifestations lui deviennent encombrantes. Elles peuvent ne pas faire, pour autant, question. Mise à l'écart de ce savoir qui se présente là. Juste plainte. Pas demande.

Dans le dictionnaire (le *Petit Larousse illustré*), la première définition du mot inconscient est : qui a perdu connaissance, évanoui. Alors, comment ce qui fait signe au sujet pourrait être entendu comme savoir inconscient à déchiffrer ? Signe à entendre non pas au sens de l'unité, mais en tant que trace, marque du sujet. Signe du sujet de l'inconscient, indice d'un inconscient qui parle. Comment amener le sujet à en savoir un peu de ce quelque chose qui le malmène ? C'est un enjeu clinique et éthique dans la direction d'une cure. Pour rendre possible l'opération de l'analyse, il faut que l'analysant advienne. Comment amener le sujet parlant (non encore analysant) à pouvoir prendre la mesure de ce qui le/qu'il formule ? Formuler une demande de savoir sur ce qui est alors pensé comme énigme.

Renversement de la demande

Au départ, la demande vient de l'Autre. Demande articulée en langage sur les besoins. C'est ce qui constitue la pulsion. C'est dans la pulsion que le corps parle. Le corps, non seulement le lieu d'où ça parle mais aussi l'endroit où le langage laisse des traces. Corps affecté de l'inconscient. De quelle manière le sujet pourrait-il se réapproprier quelque chose de la demande ? Que la demande ne soit pas uniquement de l'Autre/autre (je laisse l'équivoque). Renversement de la demande. Passer de ce qui s'exprime sans parole et qui reste tout de même expression à ce que le sujet parlant puisse prendre la parole autrement. Être présent à son dire. Dimension de la temporalité. Pour pouvoir être présent à ce qu'il dit, le sujet parlant ne doit-il pas tout d'abord user du langage : s'en servir jusqu'à l'épuisement des signifiants venus de l'Autre. Blablater jusqu'à l'épuisement.

Coupure

Mais prendre la parole autrement ne va pas sans entendre aussi autrement ce qui se dit. Quelque chose d'autre (d'Autre) se dit que ce que le sujet croit dire. Dans le langage, la parole est première, le langage est d'abord parlé. Mais la parole flue irrémédiablement. Fonctionnement métonymique de la parole. C'est précisément parce qu'il est parleur que l'inconscient rend nécessaire le recours à la fonction de l'écriture. L'écrit qui permet d'instaurer une coupure dans le flux des signifiants. Pour entendre autrement ce qui se dit, pas d'autre solution que la coupure, couper le son du brouhaha dans lequel est pris le sujet. Brouhaha de ce qui s'est dit d'avant lui, d'avant que le sujet prenne corps, façon dont le sujet est parlé ou a été parlé. Brouhaha du discours que le sujet fait lui-même tourner en boucle. Brouhaha comme bruit de fond qui viendrait couvrir ce que le sujet aurait à dire vraiment. Dire ce qui du vrai ment. La position de l'analyste n'est-elle pas justement de ne pas rajouter une voix au brouhaha inhérent à la structure du langage ? S'extraire. Couper le trop qui envahit le sujet : le trop de l'imaginaire, le trop du symbolique... La coupure, ce qui permet de faire interruption, séparation, écart. Une ponctuation devient alors possible. Coupure, point d'arrêt aux manifestations encombrantes de l'inconscient, qui rend alors le monde habit-able autrement.

Couper ne veut pas dire qu'au terme d'une analyse on puisse faire coupure d'avec son inconscient. L'inconscient est là de toujours, pour toujours pourrait-on dire. On ne s'en débarrasse pas comme ça, même après des années d'analyse. On apprend toutefois à se débrouiller autrement de ce qui fait embrouille. En avoir une lecture qui laisse place à l'imprévu !

Pour conclure

Quelques mots à propos du titre de mon intervention.

Laisser place à l'imprévu est bien le pari de notre proposition de travail. Au moment où il a fallu donner un titre, il y a déjà plusieurs mois de cela, je n'avais encore aucune idée de ce dont j'avais envie de parler. Ce qui m'est venu, de façon tout aussi assurée qu'énigmatique, tel que ça se présente à vous aujourd'hui... *ləkɔrdələkɔsiã*... c'est une écriture. On pourrait donner de l'importance à l'écrit dans l'espoir que quelque chose reste, soit conservé, quelque chose à quoi on pourrait se reporter. Mais « la psychanalyse, c'est tout autre chose que des écrits »⁴. L'écriture qui s'est présentée à moi est proche de celle utilisée par la phonétique. Écriture pas forcément à lire, mais à entendre plutôt. Écriture portée par un dire, appelant un tracé qui ne s'apparente pas à la graphie de l'alphabet ni à l'orthographe. Écriture musicale ? Orographie ? Juste le trait. Un tracé. Retour à la justesse et à la pertinence de ce que nous indiquent les enfants. Dessin qui n'est pas dessein mais de S1 (essaïm du signifiant qui représente un sujet ou plutôt qui fait signe du sujet). S1 qui laisse traces sur le corps, marquant ainsi le passage de *lalangue*.

Mots-clés : corps de l'inconscient, dessin, signe, savoir inconscient, demande, coupure, écriture.

* ↑ Texte présenté lors de la journée de travail « Le corps de l'inconscient » organisée par le pôle 8 de l'EPFCL, le samedi 17 mai 2014 à Tarbes. Ce travail prend appui sur le cours de Colette Soler *L'inconscient qu'est-ce que c'est ?*, Paris, FCLL, décembre 2010. Un grand merci à Laurence Pastissier, artiste qui a généreusement accepté de créer, spécialement pour cette journée de travail, une vidéo diffusée avant la présentation de ce texte et que vous pouvez retrouver sur Youtube à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=QqPcth50E9U>

1. ↑ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

2. ↑ On peut retrouver ce propos à plusieurs reprises dans le cours de C. Soler, notamment lors des séances du 12 et du 26 mars 2008 (p. 88-98), ainsi que de celle du 7 mai 2008 (p. 115-117). C. Soler indique aussi, p. 64, que l'on peut retrouver cette formule dans J. Lacan, « L'acte

psychanalytique, Compte rendu du séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

3. [↑](#) C. Soler, *L'inconscient qu'est-ce que c'est ?*, *op. cit.*, p. 115. C'est dès « Subversion du sujet et dialectique du désir » (dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966) que l'on peut trouver cette formule de Lacan, précise-t-elle.

4. [↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *art. cit.*, p. 5-23.